

le Chanoine Hippolyte Coste

Le Curé des Fleurs

Synthèse d'articles parus dans l'ÉCHO DE SAINT PAUL
bulletin paroissial mensuel (1930-1935)



Édité à l'initiative de l'Association «Vivre à Saint-Paul »

Le Chanoine Hippolyte Coste

Le Curé des Fleurs



Il est arrivé à Saint-Paul-des-Fonts en mars 1894, à l'âge de 36 ans. Et il y est resté jusqu'à sa mort en novembre 1924, à l'âge de 66 ans. Trente ans pendant lesquels, en plus de la charge de la cure, il n'a cessé d'herboriser. L'aboutissement de ce travail passionné fut :

- une FLORE DE FRANCE qui fait encore référence ;
- un herbier de plus de 3 000 espèces ;
- et une FLORE DE L'AVEYRON inachevée à son grand désespoir.

D'où venait ce petit curé dont M.Flahault, botaniste lui aussi, et professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, disait « qu'il fut un Saint Prêtre en même temps qu'un Grand Savant » ?

C'est à Balaguier, près de Saint-Sernin, qu'il est né le 20 décembre 1858, dans une famille d'agriculteurs qui exploitaient la ferme d'Estiousses. Comme l'école de Balaguier est à une bonne demi-heure de chemin à pied d'Estiousses, on l'a mis en pension chez son grand-oncle, dans le village. L'instituteur a vite remarqué son intelligence et son étonnante mémoire.

En octobre 1871, le petit Hippolyte va avoir 13 ans. Quel dommage qu'il ne continue pas ses études ! Alors l'instituteur fait pression sur les parents pour qu'ils fassent le sacrifice de l'envoyer au Petit Séminaire de Belmont.

La première année, il obtient tous les prix, en classe de 8ème. Et pourtant, il ne paie pas de mine, ce « petit paysan non dégrossi » (selon sa propre expression). Il est malingre, timide et, par dessus le marché, atteint d'une déviation de la colonne vertébrale qui en fait inexorablement un bossu. Devant ses excellents résultats scolaires, le Directeur lui accorde de passer directement en 6ème l'année suivante.

Hippolyte adorait l'histoire.

Tous les ans il a décroché le premier prix. Mais c'est avec son professeur de sciences, M. Tiquet, qu'a eu lieu la révélation. Cet homme est parvenu à donner la passion des simples à plusieurs élèves de la classe. Tous ont commencé un herbier. Et, rapidement, c'est celui d'Hippolyte Coste qui a été le plus copieux et le mieux organisé. Quand le jeune homme quitte le Petit Séminaire, à la fin de la classe de rhétorique, son herbier contient déjà plus de 800 variétés.

Octobre 1878 :

Hippolyte a 20 ans. Il entre au Grand Séminaire de Rodez où, après deux années de philosophie, il fallait faire quatre années de théologie. Avec cette passion des plantes qui le dévorait, le jeune Coste était autant préoccupé par son herbier que par Dieu. Et il se laissait aller à « faire le mur » pour battre la campagne aux environs de Rodez. Intelligent, il savait choisir les moments propices, et il se trouvait régulièrement à sa place à tous les exercices. Malheureusement, il fut trahi un jour par un camarade. Interrogé, il avoua et fut puni.

On était en avril 1884.

Mis à la porte du Grand Séminaire, il fut envoyé à Belmont comme surveillant.

Que croyez-vous qu'il a fait dans cette nouvelle fonction ?

- Mais, comme à Rodez ! A chaque fois qu'il en avait l'occasion, une escapade hors du Petit Séminaire. Il était organisé et méthodique maintenant dans ses quêtes de plantes.

À Rodez, il avait déniché dans la bibliothèque du Grand Séminaire des ouvrages de botanique. Aussitôt lus, aussitôt assimilés, tant sa puissance de travail était extraordinaire et son intelligence vive.

À Belmont, il se fit envoyer en cachette une FLORE DE FRANCE et une FLORE DE MONTPELLIER.

**Ce jeune homme
était-il vraiment fait pour devenir prêtre ?**

Il y a de quoi s'interroger, devant cette soif irrésistible de connaissance des plantes. Regardons-le faire avec les élèves dont il avait la surveillance. En moins d'un mois, il sut leur faire partager sa passion. Presque tous commencèrent un petit herbier. Il les guidait, il leur apprenait les bonnes méthodes de classement.

Bossu, il aurait dû être leur souffre-douleur. Eh bien non ! Grâce à une discipline très libérale, il sut se faire aimer. Par exemple, il parlait volontiers en patois avec tous ces garçons issus de la campagne ; et il les laissait parler entre eux en patois. C'était contraire à tous les usages de ce temps dans les écoles.

Rappelons-nous le fameux « signal » qui circulait de fautif en fautif et qui était accompagné d'une punition pour celui qui en était le dernier détenteur à la fin de la journée.

Fin juin 1884,

Alors que tous ses camarades de promotion étaient ordonnés prêtres en la cathédrale de Rodez, lui, reçut de l'Évêché l'avis de bien vouloir revenir comme surveillant au Petit Séminaire de Belmont, à la rentrée d'octobre. Enfin, le 20 décembre, six mois après tous les autres, on lui enjoignit de monter à Rodez pour recevoir le sacerdoce.

C'est Monseigneur Bourret qui lui donna la prêtrise. C'était un homme qui aimait la science, et il voulut bien rassurer H. Coste et lui avouer qu'il avait toute sa sympathie. Notre nouvel abbé, qui venait de boucler ses 26 ans, termina l'année scolaire à Belmont.

En octobre 1885, à la rentrée des classes suivante, Monseigneur Bourret le nomma professeur de la classe de 7ème à l'Institution St-Joseph de Villefranche de Rouergue. Le directeur-fondateur de cet établissement, le chanoine Revel, était un passionné de botanique. On peut penser que ceci explique cela.

En tout cas, le jeune professeur fut d'un secours précieux pour le vieux directeur qui préparait la publication d'une FLORE DU SUD-OUEST DE LA FRANCE en deux volumes. Le second volume était à peine commencé quand le chanoine mourut.

La Société des Lettres, des Arts et des Sciences de l'Aveyron, qui était au courant de ces travaux, demanda bien entendu à Coste de se charger de terminer l'oeuvre. Mission de longue haleine, mais qu'il accepta avec enthousiasme.

Par contre, une fois l'Abbé Revel mort, H. Coste s'ennuya à Villefranche, Et à la fin des vacances de Pâques 1886, il refusa de rejoindre son poste pour le troisième trimestre. Ce que voyant, l'évêque, compréhensif, le nomma, le 30 mai, vicaire à Montclar pour soulager un peu le vieux curé Sarrus.

Nous pouvons deviner la joie du jeune Coste. Montclar ! presque son pays natal... la campagne... la liberté..., le début de la belle saison... les grandes courses en perspective ! Mais le curé Sarrus était peu ouvert aux sciences profanes. Il fit à H. Coste un accueil presque froid ; et cette tiédeur de relations entre les deux hommes dura aussi longtemps que le séjour du botaniste à Montclar jusqu'en janvier 1891, presque cinq années.

Pendant cette période, H. Coste alla souvent, bien sûr, rendre visite à ses parents, à Balaguier.

Mais aussi, deux ou trois fois par an, il aima retourner au Petit Séminaire de Belmont où on lui offrait avec plaisir l'hospitalité. Les élèves étaient enchantés de le revoir. Ils lui montraient leurs collections. Lui, corrigeait leurs erreurs et indiquait les bons classements à faire. Une fois, le nouveau professeur de sciences lui proposa de donner un cours de botanique aux élèves intéressés, qui fut suivi, le lendemain jeudi, par une séance pratique d'herborisation dans la campagne.

Pendant l'hiver, Coste classait la cueillette de la belle saison. Il lisait des ouvrages de botanique achetés ou prêtés. Il écrivait des articles pour des revues scientifiques. Ainsi qu'il s'y était engagé, il travaillait au deuxième tome de LA FLORE DU SUD-OUEST commencé par l'Abbé Revel. Et à côté de cela, il assurait évidemment son service de vicaire auprès du curé Sarrus. Il faisait le catéchisme aux garçons. Il prêchait en chaire, de temps en temps, quand on le lui demandait. Ses prônes étonnaient Sarrus :

« Je vous vois toujours occupé à vos herbes... Je ne sais quand vous préparez vos instructions et vous nous donnez de la riche doctrine ! »

À la belle saison, le catéchisme des garçons clôturait tôt car on avait besoin d'eux aux champs, et ils

n'allaient plus à l'école. Cela faisait l'affaire de Coste. Il partait habituellement dès le lundi matin, et ne rentrait à Montclar que le samedi soir. Sauf, bien sûr, s'il y avait une solennité religieuse dans la semaine. Le lundi, il déjeunait en passant chez le curé d'Esplas qui avait beaucoup d'estime pour lui. Puis il se dirigeait vers les régions qu'il avait décidé d'explorer, ne prenant parfois pour la journée qu'un morceau de pain. Il buvait aux sources et aux ruisseaux. Le soir venu, il demandait le gîte et le couvert chez le prêtre de la paroisse où il se trouvait. Et le lendemain, après la messe et un déjeuner sommaire, il repartait.

En octobre 1890, Monseigneur Bourret, mis au courant par le curé Sarrus de toute cette activité de savant plus que de prêtre, convoqua H. Coste à l'évêché. Il lui fit part de son intention de l'envoyer à l'Institut Catholique de Toulouse, pour suivre des cours de sciences naturelles. « Ainsi, vous ferez une belle carrière de professeur dans quelque faculté ! ».

Hippolyte Coste accepta de tenter l'expérience. Ce fut un échec. Il se trouvait mal à l'aise dans la grande ville. Il regrettait la campagne, les vastes espaces aveyronnais. Après cinq semaines de cours, il abandonna et rejoignit Montclar en décembre.

Sarrus, décidément, ne le voulait plus. C'est pourquoi Coste demanda à l'évêque une nouvelle affectation.

En janvier 1891, il fut nommé vicaire-régent à Sainte-Eulalie-de-Cernon pour « apprendre aux filles et aux garçons à lire, à écrire et à prier Dieu ».

Le curé Mazérand de Sainte-Eulalie avait l'esprit ouvert à la science, lui. Et Monseigneur Bourret le savait bien, en prenant sa décision. Mazérand s'intéressa tout de suite aux recherches de son vicaire, et lui laissa toute latitude pour les mener à bien. Il l'autorisa à se rendre à Collioure pour assister à un Congrès de la Société Botanique de France dont H. Coste était membre depuis quelque temps.

En 1893, lorsqu'à Montpellier on célébra le 4ème centenaire du Jardin botanique, il accorda à son protégé une autorisation d'absence d'une semaine pour lui permettre de vivre pleinement cet événement scientifique. Coste rencontra là-bas des professeurs éminents, des botanistes renommés, de nombreux collègues de la Société de botanique. Il assista à toutes les conférences qui furent données. Il prit même la parole à plusieurs reprises. Il participa à des séances d'herborisation dans les garrigues.

Le Larzac fascina littéralement notre botaniste par sa flore riche qui comprend des espèces inconnues ailleurs. Coste fouilla le Causse avec une ardeur qui faisait l'étonnement de tous ceux qui le voyaient.

Quand il cherchait ses fleurs, avec sa longue boîte en bandoulière, sa serpette, et quelquefois, sous le bras, un carton serré par deux courroies, il ne marchait pas, il volait. Il découvrit des plantes nouvelles. Un arbrisseau hybride de ciste, par exemple, est enregistré à la Société botanique de France sous le nom de « *Cistus Costei* ». Son nom est attaché également à une sorte de thym, le « *Thymus aveyronnensis Costei* ».

À Sainte-Eulalie, comme à Montclar, Coste ne perdait pas une minute les jours de beau temps favorables. Aux premières lueurs de l'aube il partait, habillé d'une vieille soutane, chaussé de souliers ferrés et coiffé d'un chapeau roussi par le soleil.

Il s'arrêtait dans le premier village qu'il rencontrait sur sa route et allait droit au presbytère, où il était toujours le bienvenu. Il disait sa messe, déjeunait, et en avant ! S'il n'avait pas la possibilité de rentrer le soir, il se rendait sans plus de façons chez le premier curé de village qui se faisait un plaisir de l'héberger.

Il était si connu, maintenant !

Le lendemain soir, chargé comme une abeille, il revenait à Sainte-Eulalie et déposait son butin. Après le souper, où le curé Mazérand appréciait la bonne humeur joyeuse et la verve intarissable de son vicaire, Coste se retirait dans sa chambre. Il prenait un moment son bréviaire, puis ... au travail ! Il fallait sans plus attendre mettre les fleurs sous presse et les étiqueter soigneusement. Quand le temps était mauvais, il classait son herbier, inlassablement. Ou bien, au coin du feu, il narrait à l'Abbé Mazérand ses courses, ses découvertes, ses prochains articles.

Ainsi, en 1893, parut, édité par le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE, un numéro spécial intitulé « Florule du Larzac, du Causse Noir et du Causse de Saint-Affrique ».

Mazérand était très content de son vicaire. Et pourtant, il accepta de s'en séparer au mois de mars 1894, pour rendre service au curé Hermann de Saint-Paul. Octogénaire, malade et incapable d'assurer seul son ministère, celui-ci avait reçu le renfort d'un jeune vicaire. Las ! au bout de huit mois, ce vicaire, de santé très délicate, fut mis au repos absolu.

Et Hermann se retrouva seul, début mars. H. Coste pressenti, consentit volontiers à son transfert à Saint-Paul-des-Fonts : il resterait près de son cher Larzac.

Le curé Mazérand, voyant qu'il faisait plaisir à la fois à son confrère Hermann et à son petit vicaire botaniste, écrivit le 6 mars à Monseigneur Bourret pour le prier de procéder à ce changement d'affectation.

L'évêque accéda à cette requête, et il écrivit à l'Abbé Hermann, parlant de Coste : « Saint-Paul sera bien pour lui. Il y a une gare à proximité qui lui permettra de sortir aisément pour ses recherches botaniques ».

C'est ainsi que Coste arriva à Saint-Paul comme vicaire-régent auprès de l'Abbé Hermann, un jour de mars 1894.

**Comment était cet Hermann
avec qui il allait falloir vivre ?**

Il avait 80 ans passés, on le sait, et il était affligé d'une mauvaise bronchite chronique. Ajoutez à cela un caractère difficile que les Saint-Paulais supportaient depuis déjà 38 années, et qui lui valait d'être appelé « Le Prussien ». On ne sera donc pas étonné d'apprendre qu'il ne fut pas toujours d'une grande douceur pour son vicaire. H. Coste accepta patiemment cette épreuve, faisant son possible pour ne pas s'attirer trop de reproches. Hennann avait toujours dit, autour de lui et à l'évêque, qu'il souhaitait finir ses jours à Saint-Paul et y être enterré. Il n'y avait qu'à attendre. Ce ne fut pas très long du reste: Hermann mourut dans une dernière crise, le 4 août 1894.

Deux jours plus tard, H. Coste reçut de l'évêché son titre de curé titulaire de la paroisse de Saint-Paul. Il était désormais son propre patron, ou presque ; libre d'organiser à sa guise sa double mission de savant et de prêtre. Une des premières mesures qu'il décida fut que le catéchisme aurait lieu sitôt après la messe de 6 heures, le matin. Il voulait pouvoir partir en campagne le cas échéant.

Quand il désirait s'absenter plusieurs jours, il appelait un confrère pour célébrer le culte et assurer le catéchisme : le curé de La Cavalerie, celui de L'Hospitalet, celui de Sainte Eulalie...

En période de vacances scolaires, cela lui était encore plus aisé. Il avait un suppléant sous la main en la personne de l'Abbé Espinasse, professeur à l'Institution Saint-Louis de Réquista, qui passait ses congés à Saint-Paul, dans sa famille. Il a pu, de la sorte, partir herboriser en Auvergne, dans les Cévennes, dans les Pyrénées, en Provence, dans les Alpes Maritimes et même en Corse et en Espagne ! Toutefois, dans l'aménagement du service, il ne pensait pas qu'à lui. Il prenait en compte les aspirations de ses 300 paroissiens. Par exemple, pendant toute la période de traite des brebis, il écourtait la messe du matin et la « prière » du soir.

Il voulait une belle église.

La voûte se lézardait dangereusement, il fit enlever une partie des lourdes lauzes de la toiture pour mettre à la place des tuiles plus légères ; il fit aussi poser des tirants pour maintenir les murs qui s'écartaient. Il remplaça les vieux tableaux fanés du Chemin de Croix par des nouveaux. Le maître-autel était tout vermoulu. Il le fit enlever et acheta, pour une somme modique, celui de l'église de Rebourguil. Il fit aussi l'acquisition de belles statues : un St Pierre, un St Paul, une Jeanne d'Arc, une Ste Germaine et un St Expédit.

Il agrandit le cimetière en cédant un morceau du jardin presbytéral. Il y transféra la croix de pierre qui était sur le Puech de l'église. Elle fut remplacée par la belle croix actuelle, en fer forgé, sur un socle de pierres de taille. Il entretenait amoureusement les haies de buis, le gazon et les arbres du Puech.

Après la Grande Guerre, il prit la direction d'un comité chargé de faire ériger sur le Puech un monument aux morts tombés pour la Patrie. Les Saint-Paulais lui savaient gré de toute cette activité, de ce dévouement et de son éternelle bonhomie souriante. Ils répondaient généralement de bonne

grâce aux appels à la générosité de leur vaillant petit curé. Ainsi, Saint-Paul fut le premier village de la région à avoir son monument aux morts de la Grande Guerre.

Hippolyte Coste savait être aussi, à l'occasion, un conseiller écouté : pour des affaires, pour l'avenir d'un enfant, même pour le jardinage, l'entretien de la vigne et des arbres fruitiers. Il était enfin celui que l'on appelait en premier lorsqu'on avait un malade à la maison. On faisait confiance à sa connaissance des plantes médicinales. Il indiquait sans erreur les simples propres à soulager le malade. Il en avait d'ailleurs des quantités, au presbytère, séchées et prêtes à l'emploi : il pouvait les fournir. Ce n'est qu'après son avis qu'on faisait venir le médecin.

Où il surprit tout le monde par sa force de caractère et son énergique détermination, c'est lorsque pendant les ministères radicaux, en 1905-1906, on entreprit de faire les inventaires des biens religieux. Ce petit curé chétif, d'ordinaire si doux, se montra intraitable vis à vis des fonctionnaires chargés de cette mission. Tout de suite, il organisa la résistance avec ses paroissiens. Ils procédèrent au déménagement des statues et autres ornements de l'église, ainsi que des chaises et des bancs

non indispensables. Lorsque les agents arrivèrent, ils trouvèrent donc une église quasi vide et nue. Quant à entrer dans la sacristie, pas question ! Les agents se retirèrent, morfondus et ennuyés de leur pénible mission. Beaucoup pensent que cette attitude de Coste face au pouvoir retarda de 10 ans sa promotion dans la Légion d'Honneur.

Le curé des fleurs.

Pour Hermann, on avait trouvé « Le Prussien ». Pour H. Coste, on ne tarda pas à trouver : il fut « le curé des fleurs ». C'est plus gentil. C'est en tout cas révélateur de l'affection, de l'estime, que les Saint-Paulais avaient pour lui. Au fil des ans, ce fut même de la fierté qu'ils éprouvèrent, en prenant conscience qu'il y avait à Saint-Paul un véritable savant, de plus en plus reconnu, qu'on écoutait, qu'on venait voir, et dont le renom éclaboussait le village. Lui, en tout cas, ne voulut jamais quitter Saint-Paul, résolu, comme Hermann à y terminer sa vie.

Pour une raison toute simple : la formidable richesse de la flore qu'il trouvait dans ce pays partagé, sans aller bien loin, en sols calcaires, argileux, volcaniques et schisteux. Rien que dans la région il trouva, en 30 ans, plus de 500 espèces pour enrichir son herbier déjà volumineux à son arrivée. Maintenant, il possédait absolument son art. Il mit au point une nouvelle façon de classer les plantes, plus rationnelle, plus pratique. Elle est toujours en vigueur. Il était certainement le meilleur spécialiste des plantes à fleurs. Et il possédait également une belle collection d'algues et de mousses. Pour se tenir au courant des dernières découvertes en

botanique, il ne manquait pas un seul congrès de la Société botanique de France, qu'il se tienne dans l'hexagone ou à l'étranger. Pour la petite histoire, on notera qu'à partir du congrès de 1900, à Paris, il y alla en redingote civile et chapeau melon. Quand il se rendait à Paris, il descendait chez le Secrétaire général de la Société botanique, M. Malinvaud. Celui-ci le faisait savoir autour de lui, et tous ceux qui étaient arrêtés par une difficulté venaient là le consulter.

Lorsque la Société botanique décida de faire éditer une FLORE DE FRANCE, M. Malinvaud désigna sans hésiter H. Coste pour en être l'auteur. Sa compétence et sa notoriété se concrétisèrent de façon encore plus éclatante en 1911, lorsqu'il fut nommé Directeur de l'Académie Internationale de botanique. Quel chemin parcouru par « le petit paysan non dégrossi » de Balaguier !

Il avait à Saint-Paul une bibliothèque très riche : ouvrages d'auteurs anciens et récents achetés parfois fort cher, brochures envoyées par d'autres botanistes, bulletins de la Société botanique de France qu'il recevait par abonnement. Il entretenait une correspondance énorme avec beaucoup de botanistes français ou étrangers : allemands, suisses, espagnols,

belges, anglais, danois et même égyptiens. On lui demandait des échantillons. On lui proposait des échanges. Il expédiait tous ces colis à la gare. Les employés disaient avec orgueil que, grâce à ce curé, la petite gare de Saint-Jean et Saint-Paul connaissait un trafic « international » ! Pour faire face à tout cela, il lui fallait toujours et encore battre la campagne. Mais ça lui plaisait. Il était leste comme un chamois, et abattait ses 20 ou 30 kilomètres dans la journée. Tous les bergers, tous les paysans de la région le connaissaient et l'aimaient bien. Il faisait un détour pour venir causer avec eux. Il leur parlait en patois. Et ça, ça plaisait. Dans ses recherches, il avait l'oeil si perçant, le flair si efficace, que ses collègues l'avaient surnommé « Oculatissimus ».

D'après l'aspect du paysage, il devinait les parages qu'il convenait d'explorer, et ne se trompait jamais. Un jour, au retour d'une expédition, il manqua le train pour rentrer à Saint-Paul et dut revenir à pied dans la nuit. Il calcula qu'il avait fait 50 kilomètres ce jour-là. Le lendemain, en racontant sa mésaventure à quelques Saint-Paulais, il ajoutait :

« Et je portais 4 kilos dans ma boîte ! Plus la bosse ! ».

C'est vrai qu'il était plein d'humour, toujours gai ; en tout cas, pas complexé par sa disgrâce. Dans les repas entre confrères, entre botanistes, il se révélait le meilleur boute-en-train, et un narrateur passionnant. Vers la fin du repas, il entonnait souvent quelque chanson et amusait l'auditoire avec ses mimiques. Il était très ami avec M. Pailhès, le propriétaire du domaine de la Fage, au-dessus de Saint-Paul. Il lui demanda, en 1908, de lui octroyer un coin de terre pour y semer des graines de cultures fourragères inconnues sur le causse. M. Pailhès accepta volontiers. H. Coste, plusieurs fois dans l'année, montait voir son champ d'expériences et faisait des notations.

On a retrouvé son carnet. De même, avec l'accord de M. Pailhès et l'encouragement des Eaux et Forêts, il fit un essai de reboisement sur une partie inculte du domaine. Il planta différentes espèces de pins, pour voir celles qui convenaient le mieux sur un causse.

Son oeuvre maîtresse reste, bien entendu, cette FLORE DE FRANCE illustrée que la Société botanique lui avait demandé de réaliser. Il a mis 7 ans à faire les trois volumes de cet ouvrage exhaustif qui présentait, pour la première fois, toutes les espèces figurées. Certains jours, il y consacrait 12 et jusqu'à 15 heures. Elle est illustrée de 4.354 figures représentant autant d'espèces soigneusement décrites, réparties en 884 genres et 134 familles. Coste rédigeait le texte : il y en a 1950 pages.

Il préparait les plantes pour les dessinateurs. Il leur signalait les détails à reproduire. Il corrigeait les croquis. Et il revoyait les dessins refaits ! Parmi ses amis qu'il impliqua dans la rédaction de cet imposant ouvrage, figure M. Flahault, professeur à Montpellier, rappelez-vous. Il lui confia le soin d'écrire la préface. La présentation au public de cette FLORE DESCRIPTIVE ET ILLUSTRÉE DE LA FRANCE, DE LA CORSE ET DES CONTRÉES LIMITOPHES eut lieu fin janvier 1907. Les grands journaux parisiens et la presse régionale reproduisirent un article rédigé par un autre de ses amis, féru de science, le chanoine Teissier, ancien Supérieur du Collège Saint-Gabriel de Saint-Affrique.

Nous sommes en 1920.

Tout doucement, H. Coste a pris de l'âge. Il a dépassé la cinquantaine et une méchante bronchite commence à lui faire des misères.

Sa bosse s'accroît au fil des ans ; et elle aussi est une cause de fatigue dans ses randonnées botaniques. Il marche toujours cependant car il a en tête de réaliser une FLORE DE L'AVEYRON maintenant. À côté des sorties, il y a toujours la correspondance à assurer. Beaucoup d'étudiants lui envoient leurs travaux pour qu'il les corrige, les revoie, avant de faire imprimer leur thèse. Il écrit aussi des articles qu'on lui demande, pour des revues spécialisées.

Et il reçoit du monde ! Jamais le presbytère de Saint-Paul n'a accueilli autant de monde. Des confrères comme l'Abbé Hermet de L'Hospitalet, un paléontologiste pour lequel Coste avait beaucoup d'admiration et d'amitié.

Des professeurs : on a souvent vu M. Flahault de Montpellier, M. Lebrun d'Aix-en-Provence.

Des botanistes enfin, venus d'un peu partout, et qui savaient trouver la petite gare de Saint-Jean et Saint Paul pour consulter le « Maître ».

Sa bonne, Mademoiselle Marie Marc, aurait eu quelque raison de se plaindre parfois. Eh bien non ! elle l'a servi fidèlement pendant plus de 25 ans et « presque pour rien ! » reconnaissait-il.

En 1923, la France, enfin, décide de récompenser par la Légion d'honneur un de ses fils méritants, le plus grand botaniste du moment, l'Abbé Hippolyte Coste, petit curé de campagne, au fin fond du Rouergue. Ce n'est pourtant pas qu'on découvre seulement maintenant sa valeur. Des personnalités éminentes attireraient depuis longtemps l'attention du gouvernement sur ce savant exceptionnel qui faisait honneur au Pays. Mais voilà ! il y avait eu l'affaire des « inventaires ». Donc, le jeudi 8 novembre 1923, eut lieu à Saint-Paul la petite cérémonie protocolaire de remise de la Croix. C'est M. Flahault, lui-même officier de la Légion d'Honneur, qui fut délégué par la Chancellerie pour venir prononcer le discours d'usage, et épingler la Croix de la Légion d'Honneur sur la soutane du nouveau Chevalier, son ami de longue date.

À cette date, H. Coste se fait déjà beaucoup de souci. Sa bronchite et son asthme s'aggravent. Ses forces lui échappent chaque jour davantage. Il a bien rassemblé tous les documents nécessaires pour LA FLORE DE L'AVEYRON qu'il a entreprise. Mais il reste à la composer.

« J'ai tout en mains. Je n'ai plus qu'à écrire. Mais ma santé est mauvaise » répétait-il à son entourage. Au printemps de 1924, l'introduction était à peu près faite, et il avait rédigé les descriptifs d'une cinquantaine de plantes. Au début de l'été, il disait :
« Je m'en vais. LA FLORE DE L'AVEYRON n'est pas faite. Il faudra peut-être plus de cent ans pour que ce travail s'exécute. Deux ans de bonne santé m'auraient suffi. Et aucun botaniste de ma connaissance n'est actuellement capable de rassembler mes documents pour en faire un bon usage ».

Il écrivait à quelqu'un le 18 août :

« Depuis six mois j'ai des insomnies, des étouffements, une extrême faiblesse. Je ne sors pas du presbytère et je fais péniblement mon service. J'ai pu cependant examiner un gros colis de plantes pour le Docteur Decrock qui me les expédie d'Allos ».

Il a donc travaillé jusqu'au bout de ses forces. Des paquets arrivèrent encore trois jours avant sa mort. Mais sentant sa fin proche, il ordonna à Marie de les renvoyer.

Avant de mourir, il rédigea son testament de savant. Il légua à la Société des Lettres, des Arts et des Sciences de l'Aveyron sa bibliothèque et son herbier. Celui-ci renfermait plus de 3000 espèces, maintenant. On lui avait proposé à maintes reprises de le lui acheter. On lui en avait offert 30.000 F. peu avant la guerre et, tout récemment encore, 50.000 F.

**Cet homme exceptionnel s'éteignit
le 23 novembre 1924, ses obsèques eurent lieu le 26.**

Toute la paroisse pleurait son bon curé. De nombreux confrères et amis étaient là, des professeurs aussi, qui l'avaient fréquenté, et tenaient à lui rendre hommage. De discours, il n'y eut que celui de l'instituteur du village, M. Nauche. Bien que non pratiquant, M. Nauche estimait H. Coste, l'homme, le savant. Et il sut trouver les mots justes pour ce dernier adieu. Quelques mois plus tard, la revue de botanique LE MONDE DES PLANTES consacra au disparu un petit article.

Même chose pour le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE qui fit brièvement état de la mort de Coste et donna un résumé de son oeuvre. D'aucuns jugèrent scandaleux qu'il ne se soit trouvé personne pour rédiger un éloge plus consistant de ce savant. En 1926, la Société des Lettres, des Arts et des Sciences de l'Aveyron fit sculpter pour H. Coste une belle pierre tombale. C'est elle également qui paya le monument érigé à la mémoire du botaniste. Il se dresse sur le Puech et porte à son sommet un buste en bronze exécuté d'après photographie par le sculpteur Marc Robert. Le jour de l'inauguration de ce monument, Saint-Paul connut une animation absolument extraordinaire. Ce 16 août 1927 est encore dans les mémoires des anciens. Jamais on n'avait vu tant de « beau monde ».

Trois jours après, la grande presse se faisait l'écho de cette brillante cérémonie. On pouvait lire, par exemple, dans L'ECLAIR du 19 août « Saint-Paul vient de célébrer la chère mémoire du chanoine Coste, humble prêtre, mais botaniste génial.... Les traits de son visage illuminé de bonté revivent dans un remarquable buste dressé sur la petite place de l'église, entre le presbytère où il vécut trente années de

ministère sacerdotal et le petit cimetière où il repose maintenant. Une foule de prêtres, d'admirateurs et de fidèles est venue, de tous les points de la région, saluer cette noble figure de curé de campagne, intrépide marcheur et amoureux des plantes qu'il a décrites dans des ouvrages immortels et classées en un précieux herbier que possède la Société des Lettres, Arts et Sciences de Rodez »

Et le journaliste continue :

« La fête d'inauguration fut rehaussée par la venue de Monseigneur l'Evêque de Rodez. Reçu à l'entrée du village par la municipalité et la population enthousiaste, Monseigneur Challiol fut escorté jusqu'à l'église comme le Christ à Jérusalem le jour des Rameaux. Sur tout le parcours, des branchages, des fleurs, des arcs de verdure et une interminable guirlande de feuilles de houx, chef-d'oeuvre de patience des jeunes filles saint-paulaises. De nombreux ecclésiastiques, des étrangers de marque, professeurs aux Universités de Toulouse et de Montpellier, des académiciens en costume, figuraient dans ce cortège émouvant de grandeur et de simplicité à la fois... L'après-midi, après les discours du mathématicien Emile Borel, enfant du pays, de M. Gerbert de la Faculté de Toulouse, des amis et exécuteurs

testamentaires du célèbre botaniste, nous entendons Monseigneur Challiol. Puis il dépose une gerbe de fleurs au pied du monument, au nom du clergé du diocèse de Rodez...» Hélas ! le Temps efface peu à peu l’empreinte des hommes, même les plus grands.

**L’illustre botaniste du début du siècle est inconnu
du plus grand nombre maintenant.**

Il reste cependant de lui :

- à Saint-Paul, son nom gravé dans la pierre de sa tombe et du monument qui lui est dédié ;
- dans beaucoup d’ouvrages spécialisés, son nom encore, qui revient souvent ;
- bien sûr, sa magistrale FLORE DE FRANCE dont le succès a nécessité un nouveau tirage en 1984,
- à Montpellier, dans une salle de l’Institut de Botanique, son herbier, complètement restauré après avoir souffert d’une mauvaise conservation dans les locaux de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l’Aveyron, et qu’on vient toujours consulter ;
- dans la lointaine Amérique, enfin, une Université de Columbia qui porte son nom.

Il le mérite bien. La Science lui doit tant !

Ce livret a été recomposé par l'Association
« VIVRE À SAINT-PAUL »
avec l'autorisation du Club du 3ème Âge
de Saint-Paul-des-Fonts
qui avait fait réaliser la première édition noir et blanc,
en 1991.

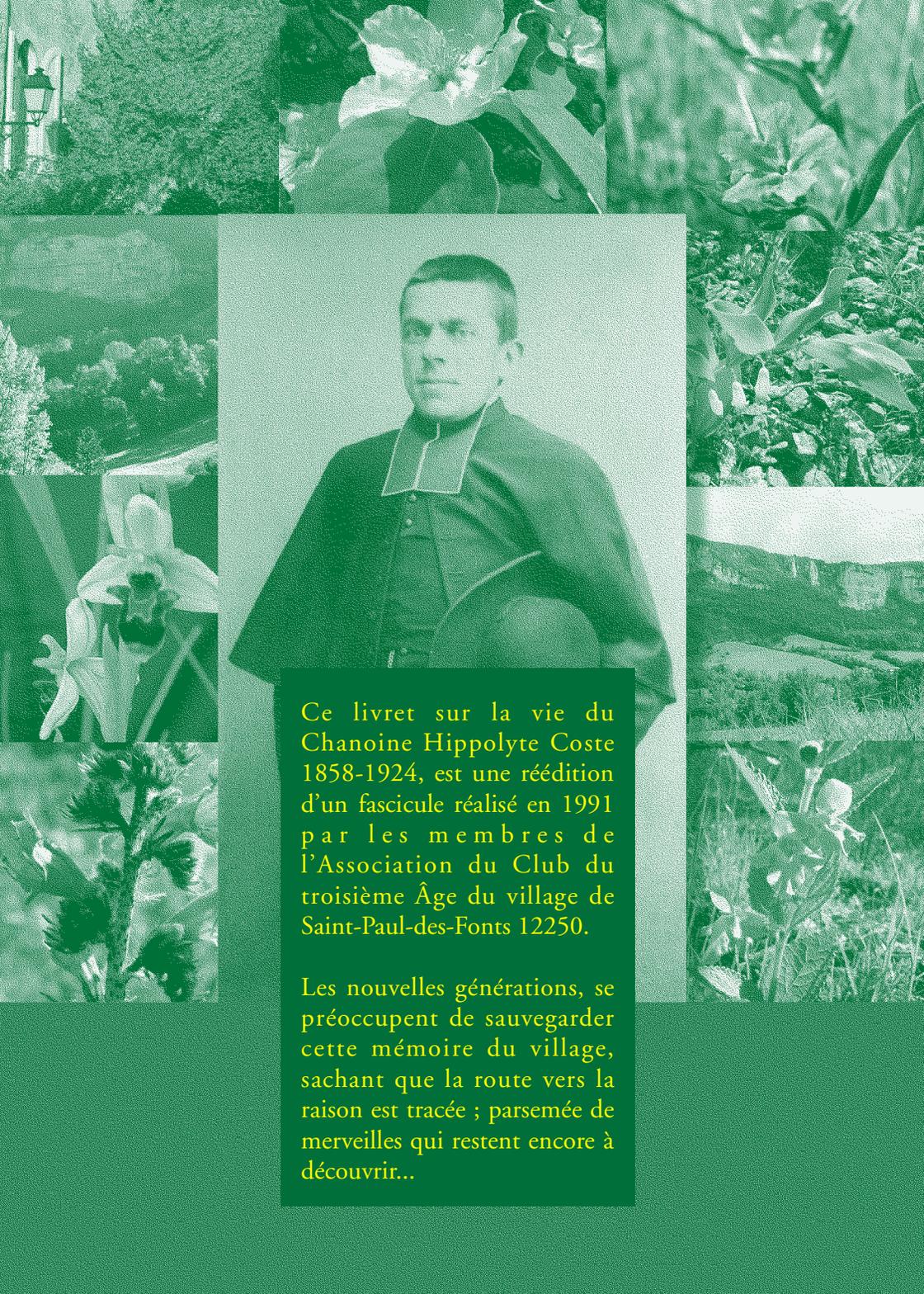
Nous remercions ici Monsieur Pierre ROUX,
qui a rassemblé les informations parues autrefois dans les
bulletins mensuels de la Paroisse duvillage.

Photos, maquette et composition numérique
www.zimages.fr (membre de l'Association)

Les photos© sont la propriété de l'Association
« VIVRE À SAINT-PAUL ».

Tous droits réservés.
<http://www.saintpauldesfonts.com>

Édition Janvier 2006



Ce livret sur la vie du Chanoine Hippolyte Coste 1858-1924, est une réédition d'un fascicule réalisé en 1991 par les membres de l'Association du Club du troisième Âge du village de Saint-Paul-des-Fonts 12250.

Les nouvelles générations, se préoccupent de sauvegarder cette mémoire du village, sachant que la route vers la raison est tracée ; parsemée de merveilles qui restent encore à découvrir...